

Albert Camus

Léo-Paul Desrosiers, Robert Elie, André Langevin, Yves Préfontaine et Marie-Claire Biais

Volume 2, numéro 1 (7), janvier–février 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P., Elie, R., Langevin, A., Préfontaine, Y. & Biais, M.-C. (1960). Albert Camus. *Liberté*, 2(1), 47–53.

Albert Camus

Il est mort bêtement, et nous, nous continuons à vivre au volant de cette mécanique sur roues qui nous est souvent une passion. Depuis deux mois déjà. Deux mois pendant lesquels nous avons pu mesurer l'étrange perte d'un ami qui nous était à la fois si près par l'esprit et tellement lointain malgré nos efforts.

Il est mort et nous avons tout à apprendre de celui-là qui écrivit LA PESTE, les éditoriaux de COMBAT, LA CHUTE sans pudeur; nous qui vivons en ce pays de neige où le seul défi est celui de l'inconfort.

Camus a rencontré l'Histoire. Et le destin a fait de lui un grand homme, un grand écrivain aussi. Ici, au Québec, l'Histoire s'est endormie. Et l'on ne sait au nom de quel respect nous ne voulons plus la réveiller. Mais Camus nous a appris la liberté.

Camus a aimé sa terre d'Algérie et le soleil et les hommes simples. Il était notre aîné et pour un seul de ses livres, nous donnerions peut-être toute notre littérature. Mais est-ce bien cela qu'il aurait voulu? Camus nous a montré Sisyphe et nous nous

sommes reconnus et cela est devenu synonyme de courage. Camus a rejeté le Communisme et le Christianisme parce qu'il croyait que l'un et l'autre sacrifient l'homme à un bonheur futur. Et nous cherchons nous aussi, ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut choisir.

Chaque génération a puisé dans son oeuvre et nous avons demandé à cinq écrivains, qui sont un éventail des penseurs au Canada français, de vous en parler. Vous découvrirez, à la lecture de leurs textes, qu'aux âges extrêmes on le connaît peut-être mal. Camus est donc à nous, et nous avons perdu un ami.

LIBERTÉ 60

— o O o —

Sur une génération qui précédait la sienne, et qui, comme au Canada, était catholique, Albert Camus ne pouvait exercer une influence que par des aspects restreints de son oeuvre. Il construisait une autre de ces idéologies modernes qui, soit en ignorant, soit en expulsant le christianisme, vont s'enter automatiquement sur l'humanisme païen pour le continuer; qui ne peuvent aussi jaillir que d'un contexte antique, parce que le message du Christ est totalement éliminé. Seul, un successeur immédiat des grands écrivains de Rome pouvait parler comme lui de l'absurde de l'univers, de la "condition inhumaine" de l'homme, de la révolte contre un dieu qui ressemble à Jupiter; rejeter sur lui le poids des fautes humaines, échouer dans la fatalité, utiliser des éléments mythologiques, devenir une espèce de stoïcien, de grande allure sûrement, reprendre le drame grec dans la même atmosphère étouffante. Les problèmes que pose Albert Camus, les cas qu'il étudie, les solutions qu'il propose sont justement ceux de cette société d'autrefois, avant que les Apôtres la sillonnent et lui apportent leurs pensées. Et tout du long, on sent continuellement cette régression vers le passé et comme une ablation de toute la période intermédiaire. D'autre part, Albert Camus n'est pas le seul dialecticien contemporain qui laisse une impression pareille.

Bien sûr, Albert Camus excitait la sympathie de bien des façons. Les phénomènes de l'âme non chrétienne, il les éprouvait avec une sincérité ardente, avec intensité même; il trouvait des initiatives pleines de générosité; il possédait beaucoup de courage, ne se laissait pas abattre. Parfois aussi, il épaulait à sa manière des leçons fondamentales du catholicisme. La véhémence de son amour pour le prochain était certes magnifique. Quand il montait à l'assaut des métaphysiques qui sont à l'origine des malheurs de notre temps, il suivait une voie parallèle à celle des philosophes chrétiens. Quand il traduisait le *REQUIEM POUR UNE NONNE* de Faulkner, il semblait faire sien le concept de la rédemption par la souffrance; il semblait admettre un besoin authentique de confession, une nécessité de la pénitence, du sacrifice. De plus, son opposition au catholicisme ne se fondait pas, comme celle de Sartre, sur une dialectique montée avec grand soin, bien que subtile et hermétique au commun des lecteurs. Sur bien des points, elle semblait sommaire, manquait de profondeur et il semblait parfois qu'un adolescent bien formé de chez nous aurait pu répondre à ses objections. Plusieurs critiques et non des moindres, pensent que l'avenue intellectuelle suivie par Albert Camus, l'aurait conduit logiquement, d'un mouvement naturel, jusqu'à la conversion.

Deux de ses idéologies appellent des réflexions. Sa révolte contre Dieu qui s'accompagne d'invectives si passionnées, conduit l'homme à quoi? A une impasse, si ce n'est à un enfer cadennassé. Elle l'oblige à se battre la tête contre les murs, devenir fou, se suicider? Camus a trouvé le moyen de vivre quand même, mais les autres? En second lieu, on a fait grand état de ses réflexions sur la "condition inhumaine" de l'homme. Mais il faut bien noter, comme dans *LE MALENTENDU*, de quelles circonstances elle jaillit. Voici des êtres dont la volonté semble totalement paralysée; dont la raison ne sait plus peser les actes et les choisir avec soin; en qui s'accomplit nécessairement ce que commandent les instincts ou des impulsions intérieures; qui n'ont plus de liberté et ainsi ressemblent étrangement à l'animal; ainsi, ils ne sont plus coupables, c'est le Dieu qui les a créés qui porte la responsabilité; ils ne peuvent quitter le mal agir pour le bien agir, et ainsi parvenir à une condition plus humaine. Qui croit vraiment qu'une telle conception réponde vraiment à l'expérience personnelle et à la réalité de l'homme?

Ce qui explique le succès de Camus, ce sont ses dons d'écrivain, abondants et variés; il est l'un des très bons prosateurs de notre époque. En second lieu, la déchristianisation, et totale parfois, de certaines parties de l'Europe, lui a donné un auditoire qui, comme lui, comme aussi les sociétés d'avant le Christ, se heurte à des questions d'une tristesse tragique, à des problèmes gonflés

d'angoisse, pour lesquels l'esprit humain, laissé à lui-même, n'a jamais trouvé, ne trouve pas de réponses ou de solutions adéquates. Voilà le fond du malaise d'une partie de la littérature depuis assez longtemps déjà.

Léo-Paul DESROSIERS

—oOo—

La voix fraternelle et profondément humaine de Camus me parut familière quand je l'entendis pour la première fois, et je sais qu'il en fut ainsi pour beaucoup de mes amis.

Ni l'accent ni les mots n'étaient nouveaux, mais par sa chaleur, elle prolongeait un dialogue qui avait commencé pour nous dans les années 30, avec Bernanos et Malraux, Mounier et toute l'équipe d'*Esprit*, Mauriac et Ramuz, Jacques Maritain et les collaborateurs de "*Sept*", un dialogue entre chrétiens et aventuriers de l'absolu. L'occasion en fut la guerre civile d'Espagne et l'horreur qu'inspirait la fausse croisade de Franco à tous ceux que j'ai nommés et à mes amis de Montréal.

Camus, dans ses romans comme dans ses admirables articles, posait la question de foi, foi en l'homme dans un monde inhumain, qui, pour le chrétien, est la condition de la foi en Dieu.

Camus avait le courage de la sincérité et de la lucidité, les irremplaçables vertus de l'écrivain, et la générosité des grands attentifs qui sollicitent une réponse sans exiger des lettres de créance, établissant ainsi un dialogue en profondeur, où les hommes peuvent se rejoindre au-delà des mots.

Je crois que Camus a contribué plus que Sartre, dans les années de grand désarroi, à unir ceux qui ne se permettent pas les facilités du refus, n'ayant aucun goût pour l'anticommunisme ou toute autre attitude négative de ce genre qui ne peuvent conduire qu'à la guerre, devenue d'une telle absurdité qu'elle ne saurait attirer que des malades.

Les romans et les drames confirmaient la réflexion de l'essayiste en lui donnant plus d'ampleur. C'était faire l'épreuve de l'inconnu, affronter l'absurde, et, malgré tout, parier pour la vie et soutenir notre espérance.

Au milieu d'innombrables amuseurs publics, Camus fut moins l'homme révolté que l'homme du consentement à tous les risques de la liberté. Ces témoins sont irremplaçables et ils sont toujours trop peu nombreux pour qu'on ne s'inquiète pas quand ils nous quittent.

Robert ELIE.

Ici comme en France l'oeuvre d'Albert Camus a surtout marqué la génération de l'immédiat après-guerre. Cette voix tendue et inquiète qui proposait à l'homme déchu, au lendemain de la tuerie et des camps de concentration, un nouveau stoïcisme et une pureté retrouvée au prix du plus extrême dépouillement perdit un peu, auprès de générations plus heureuses, son pouvoir de conviction. Et Camus lui-même parut désesparé par le flot du quotidien qui s'étalait avec son ancienne vigueur, son irrésistible puissance née de la volonté d'oublier. Pour ceux qui ont continué d'écouter Camus son dernier récit, LA CHUTE, essai de dérision, brillant exercice sur la corde raide d'un sombre humour et d'une désillusion profonde, a été un choc douloureux.

Je ne crois pas qu'on puisse parler d'une influence d'Albert Camus sur ma génération. La tension que cette oeuvre exige est entièrement étrangère à notre contexte idéologique et social. Un Malraux a eu une plus grande influence parce que le lyrisme de l'action séduit davantage les jeunes. Et un certain existentialisme aussi, abaissé au niveau des moeurs douteuses. Non, le choc que donne l'oeuvre de Camus ressemble à la sensation aiguë et subite de sa propre mort. Et cela est affaire de solitude.

André LANGEVIN

—oOo—

CAMUS: refus et consentement.

Sisyphé, avec son geste absurde, sa parole éteinte, avec sa révolte enchaînée et sa roche fatale, — Sisyphé possède au moins la certitude d'être en vie, de survivre contre quelque chose. L'éternité de son geste efface son absurdité. Sa patiente colère le rend aimable, nous atteint, nous donne vie comme le feu de Prométhée que Sisyphé rejoint dans sa superbe disgrâce. Mais Sisyphé mort d'un mauvais rhume au pied de sa roche et des dieux ricaneurs, c'est l'absurde à son comble, l'insupportable gratuité de cette vie face à laquelle on ne peut que bégayer des injures. Mais contre quoi?

Camus, geste pur et tenace, geste arrêté au plus lumineux de son élan. Camus, saine révolte broyée par l'absurde contre lequel elle se dressait pour imprimer un ordre dans la pâte énorme et folle de ce monde toujours plus effrité derrière sa façade de glace et de béton.

Je connais peu de morts aussi révoltantes.

Et Camus, la blessure d'être, puisque se farder du titre d'honnête homme n'était plus possible sans s'enliser dans l'ordure,

avait enseigné l'homme de moelle vive, la beauté de l'homme démystifié, dénudé, saignant à froid. Et c'est peut-être justement d'avoir tant saigné à froid que son oeuvre résonne comme l'écho d'un sépulcre solaire.

Avec sa douceur de lame, il pénétrait la plus secrète chair des mauvaises consciences, des silences englués sur les massacres, des "conforts intellectuels". Essentiellement voué au malaise d'être homme, Camus chantait une joie tragique. Nous la connaissions bien, si loin qu'il fût, avec sa Méditerranée, avec ses parfums d'Oran (parfum de poudre maintenant), si loin qu'il fût de nos ciels d'acier pâle et de nos forêts refroidies. Mais la blessure d'être est partout.

Camus, et puis sa joie. Une joie aux yeux cernés. Du moins savait-il que l'horreur s'amenuise, s'anoblit à partir d'un "consentement à la terre": "Dans un ciel mêlé de larmes et de soleil, j'apprenais à consentir à la terre et à brûler dans la flamme sombre de ses fêtes. J'éprouvais... mais quel mot? quelle démesure? comment consacrer l'accord de l'amour et de la révolte? La terre! Dans ce grand temple déserté par les dieux, toutes mes idoles ont des pieds d'argile".

La terre, avec ses chancres et son visage pauvre, est notre seul salut, de porcelaine, oui, nous ne l'ignorons pas: "Le monde est beau, et hors de lui, point de salut." Après nos petites révoltes insanes, la découverte de Camus nous apprenait la *santé de la révolte*: "S'il est vrai que toute vérité porte en elle son amertume, il est aussi vrai que toute négation contient une floraison de "oui". En outre, nous recevions comme une gifle que "la liberté est un bain aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre", et nos poings se serraient, en vain peut-être, mais se serraient.

Avec lui s'éteint l'une des rares voix à clamer notre dignité *malgré tout*, dans un monde de broiements, d'écroulements, dans un monde où la personne est dévastée, prostituée au profit des grands complexes sociaux, des bêtises collectives, des banques et des embuscades politiques, dans un monde qui a ses bontés aussi, précieuses comme des perce-neige.

Mais le malaise dominait sur sa face, sur nos faces, sur toutes les faces. L'une de ses créatures, qui s'appelle symboliquement Nada ("rien", en espagnol), nous laisse un adieu, à la fin de "L'ÉTAT DE SIEGE", qui pourrait être celui de Camus: "Adieu, braves gens, vous apprendrez cela un jour qu'on ne peut pas bien vivre en sachant que l'homme n'est rien et que la face de Dieu est affreuse."

Camus l'ami des "éveilleurs", le calme insurgé, s'est tu.
D'autres parleront. La plupart continueront de se taire.

Yves PREFONTAINE

L'oeuvre de Camus est très importante pour les gens de ma génération puisque c'est l'oeuvre abondante et merveilleuse de la recherche spirituelle, l'oeuvre de la volonté de vivre, l'oeuvre d'une naissance d'âme comme le réveil d'un jeune être à la vie d'homme, à des interrogations et à des tragédies d'homme.

La jeunesse prend conscience du mal de vivre et elle en est éblouie de mystère comme l'enfant inquiet qui s'enivre à sa propre respiration. Chez plusieurs de ses héros, Camus a compris cette détresse d'exister et il a apporté l'espérance d'une réponse et même parfois, un réveil de l'amour de vivre comme si l'homme, vraiment, était éternellement jeune dans sa souffrance, mélancoliquement exilé d'un infini qu'il ignore ou voudrait repousser. Ma génération est toute tendue, je crois, par les terribles problèmes de Camus. Elle cherche en lui une source reposante. Une source d'énergie et de savoir.

Inconsciemment, Camus a un peu expliqué la jeunesse dans le héros de L'ÉTRANGER qui, malheureux et tendrement avide, ne sait pas s'il a le courage de vivre ou celui de mourir...

On parle méchamment de ces grands enfants blasés du siècle qui cachent leur mal derrière un cynisme maladroit; mais la fleur de la vie est toute palpitante derrière ces visages adolescents. Camus a compris cela. Pour lui la jeunesse actuelle est bien près de la sagesse, méditant une vie future, entre un certain désespoir et le goût du vide. Camus a pu lui parler (et lui parlera toujours: Camus commence) ainsi qu'un père savant et désintéressé, de la responsabilité d'être, et dans la même langue aiguë, de la responsabilité de ne pas "vouloir être". L'oeuvre de Camus qui paraît si étrangement "contre l'espérance" est l'histoire de l'espérance elle-même, de l'espérance qui naît dans le doute pour évoluer cruellement, au rythme de la découverte humaine, comme évolue un peuple jeune et douloureux.

Les gens de ma génération sont sensibles à l'univers de Camus car le mal de Camus est le mal qu'ils portent "en germe", plus malheureux encore parce qu'il est imprécis. L'oeuvre de Camus pousse à "choisir". Si beaucoup "choisissent le refus de vivre", d'autres sont des réactions vivantes et s'enrichissent, selon la courageuse expression de Camus, "d'une volonté de vivre".

L'oeuvre de Camus est cette possession glacée de la vie, ce contact vigoureux avec l'existence. Et si les gens de ma génération comprennent la Volonté de vivre, s'ils consentent à un viril abandon au présent, ils comprendront admirablement la Volonté de croire, la Volonté d'aimer.

Marie-Claire BLAIS